

Février 2021 / N° 145 / 6,90€

TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

LA VIE SEXUELLE D' **ANAÏS NIN**



L 13691 - 145 - F: 6,90 € - RD



LITTÉRATURE
Denis Grozdanovitch
talmudiste

CINÉMA
Dossier Louis Malle
le franc-tireur

SCÈNE
Boris Charmatz
la dernière Ronde au Grand Palais

ART
Tom Sachs
Trublion new-yorkais

DU 2 AU 7 FÉVRIER

PRÉSENCES 2021

FESTIVAL DE CRÉATION MUSICALE
DE RADIO FRANCE – 31^e ÉDITION

PASCAL DUSAPIN

UN PORTRAIT

11 concerts et 1 Concert-Spectacle
25 compositeurs
47 œuvres
dont 19 de Pascal Dusapin
19 Commandes Radio France
21 Créations Mondiales
1 Création Française



SAISON 2020-2021
MAISONDELARADIO.FR

TRANSFUGE

radiofrance

EDITO

Amis francs-tireurs, bienvenue à *Transfuge*

PAR VINCENT JAURY

Il y a des hasards qui en disent plus que des calculs : dans ce numéro de *Transfuge*, sans qu'il y ait eu concertation réelle, les artistes dont nous avons choisi de vous parler, sont tous à leurs façons des francs-tireurs. Des isolés, des réfractaires, des maudits, des esprits libres. Bref, ces caractères que nous chérissons ici à *Transfuge*, qui jugent que les doxas, quelles qu'elles soient, sont des freins, des appauvrissements du geste artistique.

Prenez Anaïs Nin. Quel régal de découvrir ces cinq romans republiés par les éditions Stock ! Plutôt connue pour son *Journal* et le troupie infernal qu'elle forma avec Henry (Miller) et June, elle était aussi une excellente romancière, cette proustienne qui écrit si bien sur ses sensations, son moi intime, sa sexualité. Celle qui écrit dès les années trente jusqu'aux années soixante, semble avoir cent ans d'avance sur les néoféministes d'aujourd'hui, régressives et liberticides. Nin est la Catherine Millet (interviewée dans ce numéro) d'hier : libre de toute idéologie, libre de toute entrave personnelle, libre de tout courant littéraire. Seule, elle dévoile la complexité des rapports entre les hommes et les femmes, tour à tour dominants et dominés, souvent tous aussi cruels. La doxa actuelle éclate en mille morceaux : pas de femmes victimes d'un côté, d'hommes bourreaux de l'autre, mais des victimes et des bourreaux des deux côtés. L'art, le vrai art, rend toujours compte du désordre du monde et des affects, la militance aime trop le pouvoir pour ne pas être mensongère.

Louis Malle, qui d'après les informations fournies à Serge Kaganski par le CMSS (Chinese Ministry of State Security) devrait bientôt être rebaptisé Louis Femelle, fait l'objet d'un dossier détaillé ce mois-ci. Ce choix est un geste fort de notre part tant ce cinéaste devrait avoir une place plus importante dans l'histoire du cinéma français. Combien de films français sont à l'égal de ces chefs-d'œuvre, *Le Feu follet* et *Ascenseur pour l'échafaud* ? Combien de cinéastes français de cette génération peuvent se targuer d'avoir travaillé avec un des plus grands écrivains français, Patrick Modiano (sur *Lacombe Lucien*), d'avoir adapté le chef-d'œuvre de Drieu la Rochelle, sans que le film ne souffre de la comparaison ou d'avoir fait jouer Miles Davis sur *Ascenseur* ? Sans oublier sa collaboration avec Roger

Nimier au scénario de ce dernier film. Il a payé d'avoir trop d'argent de famille, le petit milieu de la culture ne lui a jamais pardonné ; et il a payé le fait d'être un franc-tireur. Son individualisme, sa volonté de n'appartenir à aucune chapelle, l'a isolé. À l'époque, ne pas être lié aux *Cahiers du cinéma* valait sentence de mort. Mais pour Malle, l'individu était le lieu de la vérité. À part lorsqu'il était question de racisme ou d'antisémitisme, lui aussi, comme Anaïs Nin, se refusait à faire des catégories d'hommes bons ou mauvais. Même ce salaud de Lacombe Lucien a sa part d'innocence ; même l'inceste entre une mère et son fils a quelque chose de beau dans *Le souffle au cœur*.

Denis Grozdanovitch, Grozda pour les intimes, fait aussi parti de cette famille de francs-tireurs. *Small is beautiful* est sa règle de vie. Toute doxa pour lui, est à rejeter : tant celle mondiale du pragmatisme anglo-saxon, le *business is business* trop aveugle aux souffrances humaines, qu'une doxa plus française, folle et tout aussi aveugle, d'idéologies, d'esprits de système, éprise de théories échevelées d'égalitarisme. *Small is beautiful*, disais-je : Grozda pense avec Olivier Rey que tout est une question de mesure, de dosage. Mener une bonne vie n'est possible qu'à petit nombre, comme il l'explique dans son dernier livre, *La vie rêvée du joueur d'échecs*, en montrant ces fous inoffensifs que sont ces joueurs, vivant pour leur passion, épicuriens, loin du fracas du monde, désertant la hideuse bête qu'est devenue notre société.

C'est dans une semblable solitude que le chorégraphe Boris Charmatz a invité des danseurs dans la nef du Grand Palais à célébrer le grand interdit de notre temps, la sensualité des corps.

Tom Sachs, figure montante de l'art contemporain à New York, nous a confessé lui qu'il désirait prendre à rebours l'actuelle doxa technique. Franc-tireur et chef d'une secte où vingt personnes vivent en permanence ou presque ensemble (tiens, lui aussi est dans le *small is beautiful*), ce sculpteur prône un retour au monde physique, sanguin, viscéral. Un art de l'imperfection assumée, du ratage, du moche, du rafistolé, tout ce qu'Apple la parfaite ne pourra jamais être.

Vous l'aurez compris, chères lectrices, chers lecteurs, au QI bien plus élevé que la moyenne, ici, à *Transfuge*, l'on sait que c'est à la marge que tout se joue.

SOMMAIRE

N°145 FÉVRIER 2021

- 03 News
- 03 Edito général
- 06 J'ai pris un verre avec **Philippe Brunel**
- 07 Chronique : Book-émissaire d'**Eric Naulleau**
- 08 Interview extra : **Thierry Clermont**
- 09 Interview extra : **Vincent Duluc**
- 10 Interview extra : **Sandrina Martins**
- 11 Interview extra : **Jens Fänge**

Page 12 | LITTÉRATURE

- 12 Edito livre
- 14 L'interview : Rencontre avec l'iconoclaste **Denis Grozdanovitch** pour *La vie rêvée du joueur d'échecs*.
- 22 Reportage : *Transfuge* s'est entretenu avec **Justine Augier** pour son formidable portrait d'une figure syrienne, *Par une espèce de miracle*.
- 26 Portrait : La romancière **Goldie Goldberg** se livre à *Transfuge*, entre sa communauté hassidique et les droits LGBTQ.
- 29 Les meilleurs romans du mois
- 40 Dossier **Anaïs Nin** : les éditions Stock font reparaître cinq de ses romans. L'occasion de se replonger dans une œuvre forte et audacieuse.

Page 58 | CINÉMA

- 58 Edito ciné
- 60 Dossier : **Louis Malle**, franc-tireur de A à Z. Retour sur une œuvre éclectique à réévaluer.
- 82 Livres

Page 84 | SCÈNE

- 84 Edito scène
- 86 Reportage : *La Ronde* de **Boris Charmatz**, quand les plus grands danseurs célèbrent la clôture du Grand Palais.
- 92 L'interview : **Pascal Dusapin**, compositeur de notre temps, portrait du **Festival Présences** de Radio France.
- 96 Portrait : **Nicolas Bouchaud**, l'acteur fétiche du théâtre public, signe un essai personnel sur l'art de jouer.
- 100 Critiques

Page 104 | ART

- 104 Edito art
- 106 L'interview : Rencontre avec l'histriion new-yorkais **Tom Sachs** pour sa nouvelle expo chez Thaddaeus Ropac.
- 114 Portrait : Retour sur la vie de **Marcus Jensen**, riche en péripéties.
- 118 Reportage : Immersion dans la dernière expo passionnante du **Centre Wallonie-Bruxelles**, autour des algorithmes.

122 En route ! Va devant !



P. 40
ANAÏS NIN



P. 60
LOUIS MALLE



BORIS CHARMATZ
P. 86



P. 106
TOM SACHS

AKZAK

L'impatience d'une jeunesse reliée

FATTOUMI/LAMOUREUX



Direction FATTOUMI/LAMOUREUX
WWW.VIADANSE.COM

10-11-12.02.21 MAC de Créteil, scène nationale
16-17.02.21 Maison de la Culture de Bourges, scène nationale
02-03.03.21 GRRRANIT, SN Belfort
12.03.21 Espace des Arts, scène nationale de Chalon-sur-Saône
01. et 03.04.21 Théâtre Debussy, Maisons Alfort - Théâtre Louis Aragon,
Tremblay-en-France / Biennale de danse du Val de Marne
06.04.21 Scène nationale Châteauvallon-Liberté
09.04.21 Festival Artdanse, Le Dancing CDCN Dijon Bourgogne - Franche-Comté
Avril 2021 Le Théâtre, scène nationale de Mâcon
Mai 2021 Théâtre Mohamed V, Rabat, MAROC
Mai 2021 Studio des Arts Vivants, Casablanca, MAROC
Mai/Juin 2021 Théâtre Falaki, Festival D-CAF, Le Caire, ÉGYPTÉ
Mai/Juin 2021 Bibliothèque d'Alexandrie, ÉGYPTÉ
Juin Journées chorégraphiques de Carthage, TUNISIE
REPORT SAISON 21-22 Halle aux Grains, scène nationale de Blois



VIADANSE DIRECTION FATTOUMI/LAMOUREUX Centre chorégraphique national de Bourgogne Franche-Comté à Belfort © Laurent Philippe





PAR FRÉDÉRIC
MERCIER
PHOTO THOMAS
PIREL

Avez-vous remarqué que lors du premier confinement, nous rêvions au monde d'après ? Quelques couvre-feux plus tard, nous regrettons le monde d'avant : ses virées nocturnes, ses musées, ses spectacles, ses verres ! À défaut de verres, replié dans les locaux de *Transfuge*, je bois les paroles de Philippe Brunel évoquant un autre monde d'encore avant, celui de Dino Risi, de la jet set romaine, des comédies polissonnes des années soixante-dix dont Laura Antonelli – sujet de son dernier livre – fut l'égérie. Il sourit avec une tendresse de vieux séducteur : « elle

évoqué au cours de cet après-midi gris Alberto Sordi – dans un film duquel Antonelli a joué – Visconti – dont elle fut l'inoubliable Giuliana dans *L'innocent* –, nous avons surtout parlé de coïncidences, de liens invisibles. Au cours de son adolescence, il croise Antonelli au firmament de sa beauté. Quarante ans plus tard, il est mandaté par un mystérieux producteur pour la retrouver. À deux reprises, il croise par hasard le destin de cette fille pauvre née en Istrie en 41, égérie devenue icône sensuelle des années de plomb jusqu'à une descente de police en 91 où elle accueille les carabinieri en reine de nuit cocaïnée. Pour Brunel : « c'est l'héroïne « sexuellement libérée » que ses juges appelleront à la barre quelques années plus tard où son cas instruira le procès de ces années-là. » Au prix d'une persévérance digne d'un coureur cycliste, Brunel est parvenu à voir celle qui s'était pourtant repliée seule depuis vingt-cinq ans dans sa demeure monacale avec pour unique compagnie Dieu dont elle était devenue fanatique. « Je ne voulais pas la regarder, ça aurait été inconvenant parce qu'elle ne ressemble plus à celle que j'avais vue au sommet de sa beauté. Laura Antonelli n'existe plus, je l'ai vérifié. » Dans son roman mi-polar, mi-existential, évoquant Modiano par son souci de saisir l'indicible, Brunel s'interroge sur le hasard des rencontres : « il y a des concordances, des fils invisibles entre nous. J'écris sur ma confusion afin de lui donner une forme. » Le couvre-feu approche. On se promet de se revoir. Peut-être à Rome ? Pour parler encore de Sordi ? Il conclut : « les gens n'entrent pas par hasard dans nos vies, ils viennent combler un vide. Il y a une intelligence dans tout ça. »

Les gens n'entrent pas par hasard dans nos vies

a éveillé des tas de types de ma génération à la sexualité. En France, on la connaît comme l'ex compagne de Belmondo mais chez elle, on la surnommait la Bardot italienne ! » Qui aurait pu croire que Brunel, tout juste rangé des vélos après 45 ans de bons et loyaux services à *L'Équipe* comme journaliste cycliste (« ce n'est pas un sport mais un genre ! ») formé par un certain Antoine Blondin, s'intéresse à une icône du cinoche transalpin ? « Ma grand-mère est italienne, je vis depuis vingt ans entre Rome et Paris mais ça n'explique pas tout. C'est l'un des sujets du livre : ce qui nous lie au destin des autres. » Si avec cet homme élégant, aux airs de dandy mélancolique, le cheveu mi-long, la voix grave d'un Alain Delon, nous avons

**LAURA
ANTONELLI
N'EXISTE PLUS**
de Philippe Brunel
Grasset, 198p., 18 €



CHRONIQUE

Carnaval de briot

Carnivale
Nicole Caligaris
Editions Verticales
392 p., 21,50 €
PAR ERIC NAULLEAU

BOOK-EMISSAIRE

Depuis *La Scie patriotique*, paru en 1997, Nicole Caligaris travaille l'une des écritures les plus admirables et les plus inventives de la production française contemporaine, jusqu'à figurer au petit nombre des prosateurs, ultimes représentants d'une espèce à plumes en voie de disparition, qui placent le style au centre de leurs préoccupations littéraires. Chacun de ses romans s'apparente à un tour de force renouvelé, si on entend aussi par ce dernier mot une volonté de ne jamais se répéter, de toujours réinventer sa manière et sa matière. C'est dire que l'argument de *Carnivale*, sans parler du *pitch* que serait bien inspiré de réclamer un réalisateur ambitieux tant s'en impose la puissance graphique, ne saurait résumer à lui seul l'intérêt de ce nouvel opus. Il vaut pourtant le détour. Dans un paysage de fin du monde ou d'aube des temps, ce qui revient au même, un voyageur de commerce, sorte de courtier en polices incertaines, pousse une DS à bout de suspension dans l'espoir de décrocher le dernier contrat qui le délivrera de ses engagements léonins envers le dénommé Ponzi : « Ça s'était passé entre compagnies, celle de Ponzi avait repris mon compte, et j'étais entré, non pas dans le cercle d'abondance, mais dans la spirale du débit permanent, qu'on appelle crédit permanent, chez Ponzi, par délicatesse, avec cette dette que je roulais d'un secteur à l'autre, d'un rond-point à l'autre, cette grosse boule dans mon estomac, censée se résorber, qui ne se résorbait pas, qui se reformait à chaque tour du cadran... ». Il s'agira ensuite de prendre la tangente vers « le pôle magnétique de la Suède », destination inspirée par la lecture du *Catch 22* de Joseph Heller entre deux démarchages infructueux.

L'opportunité paraît s'en présenter lorsque sa route croise celle de trois gamins à mobylette dont il écoute la singulière histoire, celle du groupe de rock qu'ils ont formé, les « Imbattables Léopards », après avoir conclu un pacte avec le mystérieux Général Major à bord d'un

fourgon Iveco — on aura reconnu une fusion des références au colonel Parker, impresario d'Elvis Presley, et de la rencontre entre le bluesman Robert Johnson et le diable un soir que soufflait le vent noir du côté de Clarksdale dans le Mississippi. Aux trois mousquetaires s'adjoint comme de juste un quatrième comparse, fascinant personnage tissé d'ombre et de légende : « C'était ce Manning, antinaturel de naissance, brillant de la couleur rouge de sa veste de scène, blanc comme la lune du delta sous laquelle il s'était fait une réputation de fou, de flamboyant, de roi de la dope et d'assassin, qui avait fourni cette bombe aux trois artificiers qui la trimballaient toujours, avec son mortier, dans un étui à guitare. » Leurs aventures, mésaventures et performances sont narrées dans une langue qui ne laisse de se tordre et darder sous l'effet d'incessantes décharges électriques, à faire pâlir d'envie tous les chroniqueurs de rock : « Au moment où la nuit filait à l'insu de ses chiens, où la première clarté venait tirer le dégoût sur les reliefs des fêtes, quand tout le monde était mort, c'était leur heure, ils montaient tous les trois faire cramer les amplis, déchirer de leurs crocs nouveaux le ventre rond de la musique pour en sortir, affreux, tête en avant, gluants de bauxite comme ils le seraient toute leur vie, poussant le mow-wow qui fauchait le silence, qui en extrayait le public vaseux, qui le roulait dans son écume, qui le soulevait, marin, reparti, le jour rentré dans la gorge, les pupilles ouvertes à nouveau sur ces ellipses, sur ces éclats, sur ces géométries tremblantes, qui secouaient leurs hommes et les faisaient danser pendant que la nuit ne s'écoulait plus... »

Pour le reste, il faut faire preuve d'imagination en se figurant l'équivalent textuel de Jimi Hendrix, sous l'emprise d'une transe vaudoue, regardant brûler sa guitare tout en psalmodiant des poèmes de Tom Waits sous l'œil de Brian Jones et la caméra du Francis Coppola de *Rusty James*. Ou, mieux encore, il faut lire *Carnivale* de Nicole Caligaris.

« Galway et sa région m'attiraient depuis longtemps »

Thierry Clermont signe un très beau livre autour de Galway, et évoque l'esprit des lieux à travers poètes et artistes irlandais qui y sont passés. **PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT JAURY**

Vous écrivez le plus souvent sur des voyages. Comment expliquez-vous que vous ayez besoin de lier littérature et périple ?

J'ai toujours vu une relation de dépendance entre les deux, ou plus précisément, entre lire, écrire et partir. On lit avant, on part pendant et on écrit après. Et parfois, pas dans cet ordre. Concrètement, on compose ce qui va être le texte final en marchant, en regardant, en se souvenant, aussi. Avec comme but ultime de « tisonner les mots » comme disait Nicolas Bouvier. À Galway, le long du Corrib, et à Coole Park, le génie du lieu attendait mes mots, en quelque sorte, et encore davantage à Aran. C'était à moi de les encourager à émerger.

D'où vous est venue l'idée d'écrire ce livre ?

C'est mon editrice Anne Bourguignon qui m'y a encouragé, au printemps 2019, à quelques semaines de mon départ. Elle m'a dit à peu près ceci : « puisque tu es attiré par ce lieu que tu connais par les livres, que tu vas prendre des notes et des photos, fais-en un récit, un texte vagabond, où le lecteur suit tes découvertes, puisque tu es vierge de l'Irlande. » Elle a donc été de très bon conseil. Et ça apportait une nouvelle pièce à mon « retable des îles », après *San Michele* sur Venise et *Barroco bordello* sur Cuba.

Pourquoi avoir choisi le Comté de Galway comme objet d'étude et de flânerie ?

Pour de multiples raisons, Galway et sa région m'attiraient depuis longtemps, liées à la poésie de Yeats, à la présence de Nora Joyce, aux évocations de Seamus Heaney, aux paysages d'un vert surnaturel. Et puis, à moins d'une

heure de ferry, il y avait le mythique archipel d'Aran, où le cœur de l'Irlande bat la chamade, mais au ralenti. Une sorte de monde insulaire à la puissance 10. Quelque chose comme un super-Ouessant ou un hyper-Sein, pour rester dans le Ponant. Joyce disait que c'était le plus étrange lieu au monde. Je confirme, même sous un azur parfait.

Comment s'est construit votre livre ?

Gilles Lapouge disait : « Un voyage non seulement n'existe qu'à partir du moment où on le convertit en encre. » J'ai donc procédé par reconstitution de fragments, de saynètes, et puis j'ai lié le tout. En amont, avec mes notes prises avant le voyage, à travers mes lectures ; en aval, avec l'exploitation par le texte et l'image des sensations, des rencontres, des paysages terrestres ou maritimes, et ces ciels à couper le souffle.

Quel a été le moment le plus saillant de votre voyage littéraire ?

Il y en a eu plusieurs : j'ai eu de la chance. Je dirais toute de même la visite de Coole Park, tôt le matin. L'impression d'entrer dans un autre monde, à la végétation puissante. Et il y a eu comme une épiphanie en découvrant à travers les ramures l'immense lac. On aurait pu être cinq siècles en arrière, et je m'attendais à revivre une scène de *Pelléas et Mélisande* ou à tomber nez à nez avec des spectres. L'autre choc fut plus long, avec la traversée à pied d'Inishmore, la plus étendue des îles d'Aran. Tout était mêlé, dans une symphonie improbable : ciel, pierre herbeuse, végétation scintillante, faible rumeur des flots, hennissements des chevaux...



LA BALADE DE GALWAY

Thierry Clermont, Arlea, 100p., 15 €



« Gable et Lombard étaient l'homme et la femme les plus désirés de la planète »

Dans *Lombard et Gable*, Vincent Duluc raconte avec tendresse et ironie un des mariages les plus glamours de l'histoire du cinéma. **PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-CHRISTOPHE FERRARI**

Qu'est-ce qui vous a poussé à mener ce travail d'enquête sur l'idylle entre deux stars de l'âge classique de Hollywood ?

Au tout début, j'étais intrigué par Carole Lombard. J'étais curieux de son féminisme moderne, de son côté garçon manqué. J'étais fasciné par cette femme prête à tout pour un homme mais en même temps complètement indépendante. En plus, Carole Lombard est un peu méconnue aujourd'hui. Les gens voient vaguement qui elle est. Parfois ils la confondent avec Claudette Colbert parce qu'elles ont toute deux un nom français. (rires). Et puis, peu à peu, au cours de mes recherches, le personnage de Gable s'est imposé. D'autant que j'ai interprété toute la période de la vie de Gable après l'accident d'avion de Lombard comme une sorte de tentative de rédemption.

J'ai été touché par le ton du livre. Vous n'êtes pas dupe de la machine hollywoodienne à fabriquer du rêve, néanmoins vous parlez de vos personnages avec beaucoup de tendresse.

Oui, il y a dans cette histoire un mélange de romantisme absolu et d'ironie. Il est ironique par exemple que « le mariage du siècle » ait eu lieu devant trois personnes dans un bled de l'Arizona et que le soir, en rentrant chez eux, ils font chambre à part. J'ai cherché à restituer le mélange entre glamour et vie humaine ordinaire : les gin-ramis et les hamburgers qu'on mange en rentrant le soir à la maison. Je me suis attaché à décrire la vie d'un couple quand l'un et l'autre sont l'homme et la femme les plus désirés de la planète. J'ai été touché par leur recherche impossible du bonheur. On sent que ni l'un ni l'autre n'y sont vraiment arrivés, malgré tous leurs efforts.

Votre style est rapide, vif. Et le récit déborde de détails et d'anecdotes...

Je n'ai rien inventé. Tout a été rapporté. J'ai essayé de déshabiller ce récit de toute légende un peu trop évidente, un peu trop facile. Il y



Clark Gable et Carole Lombard

a des éléments que j'ai trouvés dans plusieurs ouvrages mais que j'ai laissés tomber tellement ils me paraissaient invraisemblables. En revanche, il y a des éléments qu'on ne retrouve dans aucun livre mais qui sont mentionnés dans les revues de ces années-là. Comme le fait que Gable et Lombard ont failli se séparer, qu'ils avaient mis leur maison en vente.

Je ne savais pas que si Lombard avait insisté pour prendre l'avion dans laquelle elle trouvera la mort, c'était par jalousie. Pour retrouver rapidement Gable qu'elle soupçonnait d'avoir une liaison avec Lana Turner...

On ne peut pas être certain de cela mais si Gable ne la trompait pas avec Lana Turner, il la trompait sans doute avec une autre. Ce qui est certain, c'est que Carole Lombard était jalouse de Lana Turner et que, de manière générale, elle avait des raisons d'être jalouse. Lana Turner a dit après-coup qu'elle avait couché à peu près avec tout le monde à Hollywood, sauf avec Gable. De toutes les façons dans un couple, il y en a toujours un qui aime plus que l'autre et le désir de rentrer vite en avion, c'était la manière de Lombard d'aimer plus. Mais ce fut un en effet un choix fatal.

LOMBARD & GABLE
De Vincent Duluc, Éditions
Stock, 237p., 18, 50 €



« Les artistes sont très angoissés »

A la tête du Carreau du Temple depuis cinq ans, **Sandrina Martins** devait présenter ce mois-ci la première édition d'**Everybody**, un festival de danse, d'arts, de performances, dédié au corps. Elle évoque les difficiles enjeux d'un lieu de spectacles en temps de covid.

PROPOS RECUEILLIS PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI



© NC QJ AGENCE COOLHUNT PARIS

Comment avez-vous vécu les dernières annonces du gouvernement sur la fermeture des lieux de spectacle dans les semaines à venir ?

La tristesse l'emporte sur la colère. Nous préparions ce festival *Everybody* depuis deux ans. C'est un crève-cœur de devoir l'annuler. Notre métier, c'est de mettre en relation les artistes avec le public, si nous ne pouvons plus le faire, à quoi bon ? La plupart des spectacles seront reprogrammés, mais pour les artistes, le

coup est dur. Ils sont très angoissés pour la suite. Pour vous donner un exemple, je viens d'avoir au téléphone une chorégraphe dont le spectacle aura été programmé trois fois, et toujours reporté, donc jamais vu. On reporte, on reporte, mais un goulot d'étranglement se forme sur les périodes de réouverture, que tous les lieux expérimentent. Si je ne fais que des reports dans ma saison prochaine, je risque donc de présenter presque à l'identique la même saison. Mais je veux donner la priorité aux reports, parce que je trouve cela très cruel de dire à un artiste que tant pis pour lui, il a raté son tour. Il est donc possible que la saison à venir soit comme partout beaucoup plus dense...

Everybody portait dans sa démarche un sujet on ne peut plus de notre temps : le corps, sa représentation, ses métamorphoses...

L'idée était de créer un nouveau festival qui soit à l'image de tout ce qu'on fait au Carreau du Temple autour de la question du corps. Le corps, dans ses pratiques, la danse, le sport, on a un programme énorme de cours au quotidien ici, et

puis la représentation du corps dans les spectacles. Je voulais parler de tous les corps. Il s'agissait d'un dialogue des esthétiques dans la Halle. On organisait aussi un cycle de conférences avec Lauren Bastide, journaliste féministe qui permet d'aborder des problématiques d'homophobie, de grossophobie, de validisme (discrimination des handicapés). Ces conférences recueillent un très grand succès, notamment auprès des jeunes qui sont des habitués du Carreau. Par le confinement, on s'est rendu compte comme le corps est au centre de nos pensées : d'une part, pendant le confinement, le corps a pu se reposer, et d'un autre côté, ce fut l'empêchement du corps. Ce confinement a permis aussi de mettre en lumière des corps invisibles, comme ceux des SDF. Ils sont apparus dans la rue pendant le premier confinement, on ne voyait qu'eux. C'était donc cela l'idée d'*Everybody*, parler de tous les corps, à travers aussi des questions sociales. Voilà donc ce qui traversait les spectacles, les installations d'art contemporain, les rencontres, les documentaires, notamment celui d'Amandine Gay, *Ouvrir la voie*, sur les femmes noires.

Ce sont des questions au centre de la vie sociale et politique, et qui divisent...

Oui, mais il ne s'agit pas là de diviser, simplement de donner la parole. Je crois que ce qui est très salutaire dans le mouvement #MeToo, c'est cette parole libre qui s'exprime sans rejeter tout le système, mais simplement en racontant ce qui a lieu.

Craignez-vous que d'autres habitudes s'instaurent, et que le public soit moins présent lors de la réouverture ?

Non pas du tout, je sais que dès qu'on rouvrira, on aura beaucoup de public. Ce fut le cas cet été, je crois que les gens plus que jamais ont envie de se rendre dans une salle pour voir un spectacle, se laisser emporter par les aléas d'une représentation qui n'est jamais la même, d'un jour sur l'autre. C'est ça qui est fabuleux dans le spectacle vivant, et qui le rend pour beaucoup irremplaçable. Voilà pourquoi il nous manque tant.

« Quelque chose doit m'échapper dans l'image »

À l'occasion d'une expo chez Perrotin, **Jens Fänge** nous ouvre la porte sur ses mondes étranges et fascinants. La peinture comme art du mystère. . .

PROPOS RECUEILLIS PAR DAMIEN AUBEL

Le Suédois Jens Fänge (né en 1965) ajointe ses plans avec une logique aussi irrécusable qu'insaisissable, donne à ses figures une présence fuyante et pourtant obsédante. Sans doute parce que sa peinture occupe une place paradoxale, à la fois ouverte sur des abîmes insondables et repliée sur elle-même, sur son histoire, avec ces tableaux dans les tableaux. Jens Fänge ou la peinture comme jeu vertigineux de Janus.

Vos tableaux tiennent autant du collage que de la peinture...

J'ai commencé par faire des huiles sur toile de façon traditionnelle, avec des intérieurs soigneusement peints. Et puis j'ai décidé d'y installer des personnages, mais au lieu de les peindre directement, j'ai utilisé des silhouettes découpées, que je pouvais déplacer sur l'image. Et comme je trouvais la démarche intéressante, j'en ai fait mon matériau. Je me vois volontiers comme un metteur en scène de théâtre, concevant une pièce pour une maison de poupée.

Vous créez des tableaux fictifs à l'intérieur de vos propres tableaux...

C'est une façon de jouer avec mes propres pensées, mes propres émotions. Je me demandais ce qui pouvait être accroché dans ces pièces imaginaires, et ces images dans l'image me permettaient de m'écarter de mes propres préférences. Je pouvais me dissimuler derrière l'idée que ces tableaux avaient été réalisés par quelqu'un d'autre, un artiste inconnu, et donner plus de latitude à ma propre manière de peindre et de m'exprimer.

Le titre de l'exposition, *Inner Songs*, évoque l'impression souvent onirique qui se dégage de vos toiles... Peut-on aussi évoquer les surréalistes, Magritte ou Chirico ?

Il ne s'agit pas de reconstruire mes rêves dans mon atelier. Ce qui m'intéresse, c'est la structure



Jens Fänge, *Violetta Du*, 2020, oil and vinyl on textile, copper plate and panel, Photo Nora Bencivenni and Felix Berg (c) Courtesy, the artist and Perrotin

narrative – ou l'absence de structure narrative – des rêves. Mon intérêt pour le surréalisme est d'abord venu de la pop culture, plus que des œuvres surréalistes à proprement parler : les pochettes de disques, les posters de chambre d'ado, les films, les bandes dessinées, ou encore *MAD*, le magazine. C'est seulement après coup que je me suis rendu compte que ce matériau avait subi l'influence surréaliste. Il y a quelque chose de curieux avec Chirico : je ne le vois pas comme quelqu'un qui m'inspire, et pourtant moi-même j'aperçois des liens avec mon œuvre... Ce serait bête de dire qu'il n'a pas eu d'importance pour moi. Ce qui m'a toujours fasciné chez lui, c'est qu'après sa peinture « métaphysique », du début du XXe, il est passé à une autre façon de peindre, puis il est revenu à sa peinture du début : j'aime cette façon de rompre avec l'idée d'un développement linéaire, les choses évoluent plutôt de façon circulaire.

Vos espaces plongent le spectateur dans la perplexité, dans l'inconnu...

Ce n'est pas un effet que je cherche délibérément à produire, c'est plutôt une façon de maintenir éveillé mon propre intérêt. Parfois, dans un tableau tout se met en place d'une façon très logique, très nette, et l'image perd de son intérêt à mes yeux. Quelque chose doit m'échapper dans l'image. Je m'intéresse aux mystères qui entourent la peinture...

INNER SONGS
Exposition Jens Fänge,
Perrotin, du 6 février
au 27 mars

Anaïs Nin, l'amour des hommes

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

Vous remarquerez que ce dossier littéraire ne s'intitule pas, « Anaïs Nin, romancière et féministe ». Ce qui, d'un point de vue commercial, s'avère une erreur, nous en sommes bien conscients. Mais il ne vous aura pas échappé qu'en *stratégie de positionnement pour s'adresser au plus grand nombre d'une manière englobante et non clivante*, *Transfuge* fait à sa manière.

Ce n'est pas tant que le lien au féminisme d'Anaïs Nin ne nous intéresse pas, ni que le terme féminisme nous soit devenu si épidermique que nous préférions cacher ce que nous ne saurions voir. Non, le problème c'est elle, Anaïs Nin et sa fichue nature d'écrivain. Cette littérature peine à la récupération comme le rhinocéros patine sur le dancefloor. Par cette mauvaise habitude de penser les choses en profondeur, en nuances et en complexité, par cette mauvaise habitude de créer des personnages denses, aux passions contradictoires, les romans d'Anaïs Nin freinent de manière on ne peut plus dommageable la possibilité de devenir emblématique d'un courant de pensée terminant en «isme».

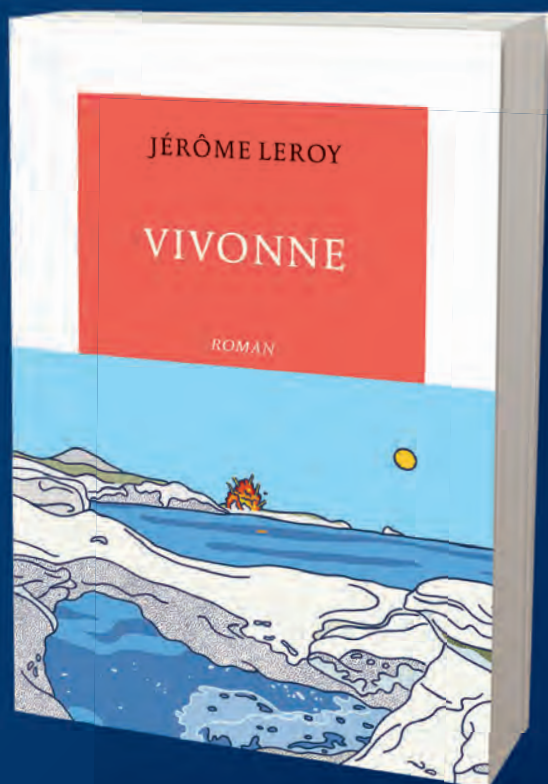
Parce qu'enfin, le féminisme d'Anaïs Nin, de quelle nature serait-il ?

Certes, elle fait entendre une voix féminine en littérature à une époque où les romans étaient largement écrits par des hommes. Certes, cette voix d'une conscience de femme saisit par ce mélange de crudité, de lyrisme et de candeur et rompt avec, par exemple, ce que peut écrire Henry Miller au même moment, et à partir d'une expérience croisée. Certes, son goût pour la narration intérieure, sa manière de faire entrer les paysages extérieurs, les objets, les fleurs, les corps, dans ses émotions les plus intimes la rapprochent de Virginia Woolf, et notamment de *Mrs Dalloway*. Mais Anaïs Nin s'avère un écrivain de l'amour des hommes, avant toute chose. L'émancipation

qu'elle prône passe par la liberté sexuelle, comme en témoignent ses scènes centrales, dans le *Journal* comme dans les romans, une liberté conditionnée à cette furie sentimentale qui occupe l'ensemble de son œuvre. Nin croit dans l'épanouissement des êtres par l'amour, et à un romantisme lucide réinventé par le surréalisme dont elle fut une fervente adepte. La pensée de l'amour irrigue chaque page, jusque dans ses aspects les plus sombres. Car Anaïs Nin dépeint la passion mais aussi, « cette cruauté sans fard avec laquelle l'homme et la femme se font souffrir dans le gouffre des nuits solitaires ».

S'il y a utopie chez Nin, il s'agirait du rêve d'une société neuve fondée sur la secrète énergie d'hommes et de femmes réconciliés. La guerre de l'amour ne s'apaisera que par l'amour ne cesse de répéter cette femme qui a connu tant d'hommes, et a tant raconté la relation sexuelle, depuis le si troublant *Maison de l'inceste*. A lire son *Journal* comme ses romans, nul doute que Nin est devenue écrivain par un désir de même nature que celui qu'elle nourrit à l'égard des hommes, et parfois de quelques femmes. Et sans doute est-il salutaire de relire Anaïs Nin aujourd'hui. Car cette pensée nuancée et passionnée de la relation entre les hommes et les femmes, se représente dans un monde littéraire où le sexe, le désir, la relation entre les hommes et les femmes, sont désormais majoritairement décrits en termes de violences, de dominations, de traumatismes et de crimes. Comme s'il était possible de condamner la littérature à ne devenir que le confessionnal de la douleur, le récépissé du traumatisme, et d'oublier qu'elle se fonde aussi sur le puissant désir d'écrivains et d'écrivaines, comme Nin, qui font entendre le «battement à l'unisson du sexe et du cœur».

JÉRÔME LEROY



« BOULEVERSANT HOMMAGE
AUX POUVOIRS DE LA POÉSIE,
BRÉVIAIRE DE RÉSISTANCE
À L'AIR DU TEMPS, *VIVONNE*
PORTE À NOTRE CONNAISSANCE
LA PREMIÈRE BONNE NOUVELLE
DE L'ANNÉE 2021 : LA LITTÉRATURE
NOUS SAUVERA. »

TRANSFUGE

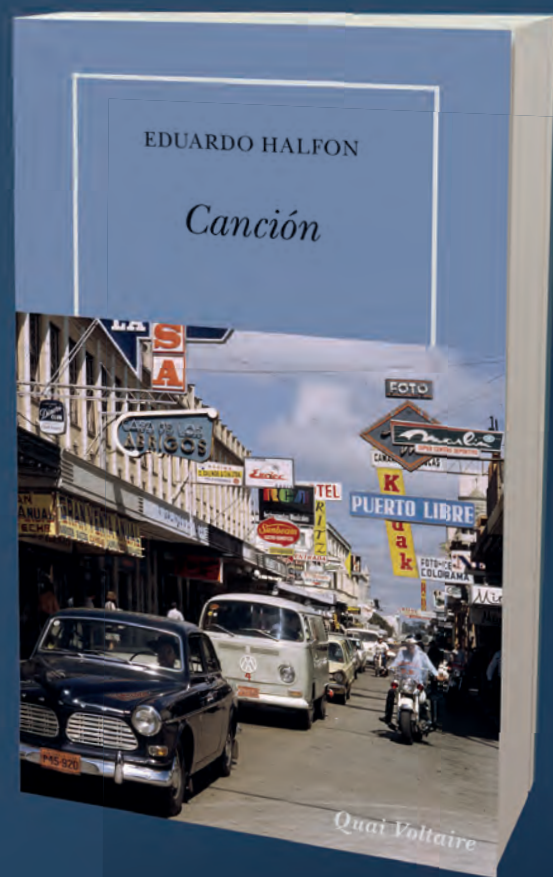
ÉRIC NAULLEAU



editionslatableronde.fr
Suivez-nous sur



EDUARDO HALFON



« EDUARDO HALFON SIGNE AVEC
CANCIÓN UN DE SES PLUS BEAUX
ROMANS, AUTOUR DE LA QUÊTE
D'IDENTITÉ. »

TRANSFUGE

LUCIEN D'AZAY



editionslatableronde.fr
Suivez-nous sur





« Vous connaissez l'histoire du Séfarade qui veut devenir Ashkénaze ? »

Bienvenue dans le monde fou et génial des joueurs d'échecs, raconté non sans digressions par Denis Grozdanovitch, dans son dernier livre *La vie rêvée du joueur d'échecs*.

PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT JAURY

Le gai savoir, la flânerie, la désinvolture, l'esprit d'enfance, le jeu, le paradoxe, la pensée vagabonde, la pensée juive, la pensée chinoise, la digression anecdotique, la vitesse dans la lenteur, (oui cher lecteur, hâte-toi lentement), le goût des excentriques et des dandys... Voilà, c'est Denis Grozdanovitch défini en quelques traits. C'est ce Denis Grozdanovitch qui détonne dans notre époque où le tragique, les morales et les religions donnent le la de notre sensibilité. C'est ce Denis Grozdanovitch qui dissemble de notre cher pays, lui, Grozda, qui est imprégné de l'esprit anglais, Chesterton et Samuel Johnson en tête, sceptique avant tout, méfiant vis-à-vis des grandes théories, craintif face au dogmatisme, traversé d'un intelligent anti-intellectualisme. Pas de grandes vérités chez Grozda, mais des vérités infimes, sans système aucun : voici sa sagesse.

Sagesse grozdanovienne que nous pouvons

prendre sous un autre angle, par cette phrase de son livre : « regarder le train du monde ordinaire d'un œil certes dubitatif et désabusé, mais également admiratif, cherchant en toute discrétion à y déceler la beauté résiliente ».

Sagesse grozdanovienne que nous pouvons aussi prendre sous l'angle d'une citation de Léon-Paul Fargue et qui l'accompagne depuis sa jeunesse : « Paix sur la terre aux hommes de bonne incohérence ». Amen.

Son dernier livre est un ravissement, une sorte d'autobiographie littéraire, *La vie rêvée du joueur d'échecs*. 2 h 23 pour le lire en entier, et entrer dans les méandres du cerveau de ceux que Grozda qualifie de « doux maniaques inoffensifs ». Et oui, évidemment, quoi de plus fascinant que ces êtres détraqués par la passion, qui frisent pour certains d'entre eux le génie, qui pour la plupart sont d'une grande intelligence, mathématique, stratégique, bien qu'inadaptée à la société telle qu'elle est. Nous rêvons tous

**LA VIE RÊVÉE
DU JOUEUR
D'ÉCHECS**
Denis Grozdanovitch,
Grasset, 200p., 19 €

